

BIQUETTE, BIQUETTES

par Yves LE MEUR

*L'était une chèvre de fort tempérament
Qui revenait d'Espagne et parlait allemand - en*

*Refrain
Ballottant d'la queue,
Grignotant des dents } bis*

*Elle entra par hasard dans le champ d'un Normand
Elle y prit un chou qui valait bien cinq francs - en*

*Et la queue d'un poireau qu'en valait bien autant
Le Normand l'assigna devant le Parlement - en*

*Lors elle comparut et s'assit sur un banc
Lors elle ouvrit le livre et regarda dedans - en*

*Elle vit que son affaire allait fort tristement
Lors elle ouvrit la porte et prit la clé des champs - en*

J'ai été le berger de quarante chèvres de 1976 à 1990. Cela se passait au Relecq en Plounéour-Menez, quinze kilomètres au sud de Morlaix, juste au pied des Monts d'Arrée. J'ai écrit des opuscules sur divers sujets et ça me démangeait d'écrire sur mes biquettes, qui ont pris une grande place dans ma vie. Mais par quel bout prendre la chose ? Quarante biquettes, ça fait quarante têtes chercheuses dans lesquelles vous pouvez fouiller, vous n'y trouverez pas une toile d'araignée.

Aujourd'hui, je me jette à l'eau. J'ai fait des chapitres qui sont des compartiments où grouille la vie. Je demande au lecteur d'avoir un peu d'indulgence pour le berger.

TROIS PORTRAITS

J'ai fait, il y a longtemps, le portrait de trois personnages importants de mon troupeau : Steredenn, Fantomas et Petiotte. Les voici :

STEREDENN

Je voulais vous dire Steredenn - Un coup de chapeau, messieurs-dames, c'est un personnage. Steredenn est la première de mes chèvres qui a mis bas dans le troupeau lorsque je me suis installé. C'étaient deux petits avortons morts - L'avortement était dû au transport récent de mes animaux de Normandie jusqu'au lieu d'exploitation. Ce qui s'est passé entre Steredenn et moi ce jour-là, je ne le dirai pas car je respecte trop les sentiments exprimés dans la confiance. Mais ce jour-là, je l'ai appelée Steredenn parce qu'elle était la première à m'avoir donné des petits, parce qu'elle était belle. Elle avait une petite étoile blanche entre les cornes. Steredenn, en breton, veut dire "étoile". Et elle s'est tout de suite montrée comme une star, comme la chef du troupeau.

Elle en avait de la gueule, la Steredenn, avec sa démarche toujours dégingandée, très nerveuse, avec son profil aquilin de dieu inca, avec ses longs poils roux qui s'allumaient au soleil matinal, avec son oreille cassée, relevée à l'équerre, parce qu'elle avait tenu tête à un chien berger, comme les autres, mais devant.

Elle en avait de la gueule, Steredenn, mais aussi quel caractère et que de coups de corne distribués à celles qui avaient la malchance de l'embêter ou de lui déplaire.

Et le regard qu'elle me lançait quand, entendant du bruit, des coups, des cris dans un coin, je surgissais tout à coup et hurlais "Steredenn !". C'en était comique de la voir tout d'un coup en arrêt, l'œil rivé sur moi, attendant des représailles qui ne venaient pas souvent. En d'autres temps, si j'appelais "Steredenn", elle faisait celle qui n'avait pas entendu - Sauf...

Sauf les petites balades que je veux raconter ici. Si je voulais sortir les biques et les amener dans un champ un peu plus loin, la technique était de mettre le collier à Steredenn, de la conduire, et tout le troupeau suivait. A ce moment-là, j'apparaissais dans la crèche avec le collier et la chaîne à la main, et j'appelais "Steredenn" - Ah ! cette fois-ci, elle m'avait entendu. Elle ne venait pas vers moi, non, mais elle se laissait approcher et attendait, en s'y prêtant bien, que je lui fixe le collier, sous le regard intéressé d'une quarantaine de petites têtes qui, elles aussi, avaient déjà compris la musique.

Je marchais devant, la chaîne à la main, suivi de Steredenn, au milieu d'une jolie bousculade; j'ouvrais la barrière, et en route !

C'était du spectacle pour tout le village, intrigué par le vacarme discret que faisaient les quatre fois quarante pattes fines sur le goudron; un peu comme un bruit de pluie sur un toit de tôle.

Normalement, j'aurais dû marcher devant avec Steredenn. Mais chacune voulant se trouver au premier rang, l'allure s'accélérait bien vite, d'autant qu'une chèvre ne sait pas marcher. S'il y a quelque chose qui l'intéresse là-bas, elle y court.

Je me rappellerai toujours l'allure de Steredenn, courant au milieu de la chaussée, moi à ses côtés (essoufflé, ce qui m'empêchait de rire). Steredenn courait donc, fière, impériale, ne regardant ni à droite ni à gauche. S'il y en avait une qui avait l'air de vouloir la dépasser, c'était à moi de la dissuader à l'aide de mon bâton.

Un jour (tout a une fin), je ne sais plus à quelle occasion, s'était-elle coincé les cornes dans le grillage, était-elle handicapée par un petit caillou entre ses deux onglons ? Toujours est-il que la nouvelle vague, qui avait bien grandi, s'en donna à cœur joie, et toutes les autres derrière. Elle en avait tellement distribué des coups de corne ! Mais voilà, juste un petit moment de faiblesse et de relâchement, et la meute s'acharna sur elle. Elle en reçut des coups de corne, que ça pleuvait de partout. Sûrement pas tant qu'elle en avait donnés, mais un bon compte quand même, et bien tassé.

Les représailles durèrent ainsi quelques jours. Dès lors, voyant que l'opinion avait tourné et qu'elle ne retrouverait jamais plus sa place de suzeraine, Steredenn se cacha. Un premier soir, je m'aperçus à la fin de la traite que je n'avais pas vu Steredenn. C'était en août où les nuits sont belles et douces. Je ne la trouvai pas ce soir-là, mais le lendemain. Elle avait sauté la clôture et s'était cachée parmi les roseaux qui bordent l'étang voisin. J'essayai de la ramener, mais elle s'échappa encore. Elle voulait attendre la mort en solitaire sous les étoiles.

J'eus la chance de trouver un ouvrier sur un chantier à côté, qui voulait élever une biquette, et je la lui vendis en lui vantant la valeur de l'animal.

- Si elle se sent bien chez toi, tu pourras la laisser en liberté; elle est capable de jouer au majordome et de te servir d'huissier - Marchant au-devant des visiteurs :

- Monsieur ?...
- Vous avez rendez-vous ?...
- Votre carte s'il vous plaît...

FANTOMAS

Je veux vous dire Fantomas. Fantomas, il n'y a pas besoin de l'appeler, elle vient. J'entre dans la crèche, elle est tout de suite là. Il faut lui faire plein de caresses, lui parler beaucoup parce qu'elle a plein de malheurs.

Elle a gagné son nom, son titre de noblesse, voici comment. La salle de traite faisait partie du même bâtiment que la crèche. Elle en était séparée par une cloison de 1m30-1m40. Et voilà que certaines biquettes dont Zorro, se mirent à la sauter pendant la traite. Elles attendaient sagement quand même. Fantomas se dit : "Si Zorro, pourquoi pas moi ?" Et un beau jour, pendant la traite, dans un fracas de déménagement et de bois cassé, Fantomas atterrit de ce côté-ci de la clôture. Cela dura ainsi jusqu'à ce que je rajoute une planche en haut de ma cloison.

Fantomas avait pris l'habitude de toujours se trouver là où on ne l'attendait pas. D'où son nom.

Et pourtant, l'auriez-vous vue, que vous ne l'auriez jamais crue capable de tels exploits. Elle était grande et avait un gros ventre, qu'elle portait bas, ce qui fait que les hanches étaient bien saillantes. Pour le reste, tout partait de travers. Il n'y avait aucune ligne qui ressemble à une droite ou à une courbe. Il fallait la voir quand elle était enceinte, près du terme. Elle, qui était très longue, elle se trouvait beaucoup plus large que longue et, en plus, le ventre était pointu sur les côtés.

Souvent, surtout par les belles journées d'été, je vais faire un tour dans le pré aux biquettes. Elles ont toujours l'air heureuses de me recevoir. Parfois je m'étends sur l'herbe. Sûr, Fantomas vient à moi. Elle est inquiète à mon sujet. Est-ce un petit qui est mort ou un qui vient de naître ? Elle me flaire, je sens son souffle sur mes joues, sur mon visage. Je ne peux plus m'empêcher de rigoler. Donc elle en conclut que je suis vivant. Alors, comme toute bonne mère, après avoir léché son petit, le fait, elle gratte vigoureusement la terre à mon côté, puis aussi ma poitrine. Là je n'en peux plus. Je me lève et je rigole. Et elle s'en va, un peu vexée, ou déçue. C'est pas grave : la prochaine fois, elle fera pareil.

Un jour, je fus intrigué par des cris. Ça, c'est Fantomas, me dis-je, que lui est-il encore arrivé ? Son cri n'était pas le "béguet" des autres, il se rapprochait plus du meuglement de la vache et faisait penser à un pleur. Il n'avait rien d'esthétique. Je courus donc. Fantomas était plantée là sur ses quatre pattes et n'arrêtait pas de pousser son gémissement. Je ne pus la consoler parce que je ne pouvais pas m'empêcher de rigoler. Voilà ce qui s'était passé. Quelle mouche l'avait piquée ? Tout à coup, elle décide de sauter la clôture. Elle saute donc. Et reste plantée là, toute bête de ne plus savoir pourquoi elle avait voulu sauter et de se retrouver seule, pleurant qu'on vienne la chercher.

LA PETIOTE

Je ne peux pas ne pas parler de la "Petiote". Petiote, était et a toujours été la plus petite du troupeau. Elle se distingua dès son plus jeune âge. En effet, nous étions associés à trois dans l'élevage de chevrettes qui seraient le démarrage de nos trois troupeaux. Nous avions acheté cent vingt chevrettes. Et, bien sûr, nous connaissions tous "la petiote". Car, le week-end et à nos moments libres, nous venions pour les bricolages et aménagements qui sont le pain quotidien de l'éleveur. Nous étions bien forcés de la connaître car, elle, ne nous ratait pas. En effet, dès que nous avions étalé nos marteaux, pinces, clous... et que nous étions occupés à notre besogne, tout d'un coup : "Mince, qu'est-ce que tu fous là ?" : il y avait une petite tête qui venait compter les clous, tournevis et autres outils. Alors, je me lève, tu te lèves, on se lève, on la prend entre ses deux mains et on te la balance par-dessus la clôture avec ses compagnes. Deux minutes plus tard, elle est de nouveau là. "C'est encore toi ?" La petite me regarde, remuant la queue de bonheur. Elle ne s'échappe pas. Elle aime ça, se faire prendre dans les bras et les plongeurs ne lui déplaisent pas. Au bout de la cinq ou sixième fois, on se résigne.

Lors du tirage au sort des animaux, "Petiote" m'échut. Je ne la remarquai pas trop au début de mon installation. J'avais assez à faire et à penser. Mais au bout d'un an ou deux, elle attira de nouveau mon attention. Je m'aperçus que, décidément, elle ne voulait pas grandir. Elle était devenue philosophe non-violente. En effet, dans le troupeau, c'est la bagarre pour la bouffe et les bonnes places. Etant la plus petite (de plus, elle était sans corne, "motte"), elle décida qu'elle ne se bagarrerait pas. Ce qui lui laissait beaucoup de temps libre pour philosopher. Sans même un regard sur le troupeau qui se bâfrait, elle ruminait pensivement en regardant le ciel ou les mouches. Cela dura ainsi quelques années et je ne me séparai pas de Petiote, bien qu'elle fut le contraire de rentable.

Petiote avait une petite tête poupline, arrondie en forme de poire. Bien que d'aspect nonchalant, elle avait l'œil vif. Je me souviens d'une année où je l'aidais pour la mise bas. Elle fut tellement heureuse dans la délivrance, qu'elle me confondit avec son petit. J'étais couché sur la paille tout près. Petiote me couvrit de baisers de sa langue. Elle, si douce et si nonchalante, était devenue frénétique. Jamais je n'ai été aussi couvert de baisers d'amour.

Enfin, l'échéance arriva. Petiote était devenue malingre, rachitique. J'avais laissé son petit sous elle, me disant : "Au moins, je n'aurai pas à la traire". Le petit avait déjà trois mois. Arrive une dame qui rentrait des "colonies" et qui me demande un chevreau.

- Je n'ai plus que celui-là, lui dis-je.
- Bien, je prends.
- Prenez aussi la mère, si vous voulez, sur le marché gratis.
- Oui, je ferai venir le vétérinaire.

PÂTURAGE ESCAPADE

Je disposais d'un champ, formé de quatre parcelles : en tout peut-être un hectare. Coupé en deux par le ruisseau et de forme très biscornue. Il fallait clore tout ça. Le tour faisait au moins trois cents mètres. Je choisis le grillage ursus. L'ursus ressemble à un damier avec des carrés de 7-8 cm. Les fils galvanisés horizontaux étaient reliés aux verticaux par une torsade. Le tout faisait 95 cm de hauteur.

Au jour dit pour la clôture, la cour était pleine, à 14 heures, de paysans de Kernelec, le village voisin, et de quelques autres. J'avais attelé ma remorque et chargé un lot de poteaux. Les poteaux, c'était un paysan voisin qui m'avait dit : ne t'inquiète pas pour les poteaux, je m'en occupe. Il connaissait un gars qui faisait ça. Il a commandé et quand ce fut prêt il est allé les chercher et les a amenés chez moi. Des poteaux de châtaigner fendu de près de 2 mètres de haut et si vous voulez en prendre un, il faut que vous soyez costaud. Donc sur la remorque, il y avait un bon lot de poteaux.

Et maintenant l'exécution :

1 - Devant, deux gars : un qui tient la barre à mine à l'endroit où sera la place du poteau. Un deuxième avec la masse cogne sur la barre à mine. Quand il a fini, le premier, qui n'a pas lâché la barre à mine, la tourne pour agrandir le trou.

2 - Le tracteur avance à la bonne hauteur pour planter le poteau. Un homme prend un poteau de la remorque, le met dans le trou et le tient pendant les premiers coups de masse. Sur la remorque, se tient un homme armé d'une masse. De sa position surélevée, il a plus de forces pour cogner sur le poteau et c'est ce qu'il faut. Et on va au deuxième poteau : le trou est déjà fait.

3- Pendant ce temps, l'équipe qui va fixer le grillage s'affaire. Le bout du grillage est déjà fixé au premier poteau à l'aide de crampons. Alors il faut dérouler l'ursus jusqu'au deuxième poteau. Un gars se tient là, armé lui aussi d'une barre à mine qu'il glisse dans l'ursus un peu plus loin que le deuxième poteau. Il plante sa barre à mine et tire de toutes ses forces pour tendre le grillage. Ses collègues n'ont plus qu'à planter leurs crampons.

Le tout fut baclé vers les 4-5 heures. Ils méritaient bien la bolée.

Le travail terminé, je n'étais pas content de moi : j'avais trop d'estime pour mes biquettes et je savais bien qu'elles pouvaient sauter ces 95 cm, à l'aise et sans prendre d'élan. Je décidai donc de rajouter à 15 cm au-dessus, un fil de fer barbelé.

J'étais assez content de moi.

Mais..., mais...

Quand on avait fait la clôture, c'était l'hiver et je n'avais pas remarqué de l'autre côté, tout près, un jeune saule. Le printemps arriva et posa dessus de jeunes bourgeons tendres et duvetés. Les biquettes, elles, le remarquèrent, mais pour l'atteindre, il fallait qu'elles s'appuient de leurs pattes avant sur le grillage ursus. Et quand elles sont une demi-douzaine, l'ursus descend de

95 cm à 60 ou 50 cm. A ce moment-là, il y a une petite finaude qui arrive et qui dit “oh, moi, je passe” et elle passe.

Or, sachez-le bien, si une passe, toutes passent.

Elles s’acharnaient sur la clôture car, vous le savez déjà, l’herbe qui est de l’autre côté est plus verte que l’herbe de ce côté-ci. Et il me fallait souvent faire des révisions et des réparations.

Un jour, muni d’un panier avec divers outils, des pointes, crampons,... et du fil de fer, j’en fis le tour avec mon fils Hervé. Vers la fin, je lui dis : “Maintenant, on va réparer le prochain trou”. Le prochain trou l’a bien fait rigoler.

Une biquette enfonce son nez dans un des carrés de l’ursus parce que l’herbe est belle par là. En forçant, elle sent que l’une des torsades cède. Elle y reviendra le lendemain et aussi souvent qu’elle pourra. Finalement, le passage est fait et tout le troupeau y va.

Parfois, c’était moi qui jouais au démon tentateur. A cet endroit, la clôture longe l’étang tout proche. Entre les deux, c’est une friche. Comme il m’arrive parfois d’avoir des idées dans ma tête, quand on a fait la clôture j’y ai prévu une barrière.

Je me poste devant. Les biquettes ont déjà compris. Elles sont toutes là. Alors, j’ouvre la barrière et c’est la fiesta. Elles s’avancent en trotinant, tête baissée, nez pointé, grappillant, sans s’arrêter, une herbe par ci, une herbe par là, quelques touffes dans un buisson. C’est merveilleux, féérique.

De l’autre côté de la clôture, Jean-Luc, un paysan de Kernelec, à côté, avait fait de trois champs un seul et y avait semé du ray-grass à l’automne. Vers la fin de l’hiver, parurent de jeunes pousses presque dorées et appétissantes. A cette époque, j’étais tenu par une forte sciatique. De ma fenêtre, je vis les biquettes dans le champ. Je pris mon bâton et j’y allai comme je pus.

Elles me laissaient approcher, puis couraient 30 mètres plus loin et cela jusqu’en haut du champ qui faisait 200 mètres de long. Sûr, elles étaient au courant de mon infirmité.

Là elles sautaient le talus et on était sur le goudron... Le goudron est la route directe à la crèche. Oui, mais là, tout de suite à gauche, un petit chemin creux. Elles s’y engouffrent comme un seul homme.

A droite, maintenant il y a une barrière et un champ qui descend vers le jardin de mon voisin (en passant et tout en courant, on a toujours le temps de grappiller quelques brins : des morceaux de choix). On traverse le goudron et on est chez nous. Elles m’attendent toutes devant la barrière de l’enclos, sages, haletantes, fatiguées.

J’ouvre, elles rentrent et je ferme. Elles m’entourent, heureuses. “Merci pour la balade”. Elles n’attendent plus que la caresse.

Or moi, je n'ai même pas réussi à donner un coup de bâton, je suis vexé et j'ai mal à la jambe et au dos, je ne comprends pas la plaisanterie, je sors. Je suis moulu, fourbu.

Une autre fois, sur le même trajet, mon voisin avait planté une haie de rhododendrons. Les biquettes en font leur affaire. Or, le rhododendron est un poison pour les biquettes. Je téléphone donc à Jean-François, mon véto, et je lui raconte la chose.

- T'inquiète pas de ça, il me dit, mais il ne faudrait pas qu'elles y reviennent.
- T'inquiète pas non plus, Jean-François : la haie de rhododendrons n'existe plus.

Il a rigolé et raccroché.

Et le printemps, l'orgie de printemps. Il est séducteur, le printemps. Il pose de petits bourgeons verts, tendres, sur chaque branche. Ça, les biquettes le sentent et aucune clôture ne pourrait les empêcher d'y aller.

Je me rappelle d'un printemps où leur trajectoire les avait ramenées juste en face de la chèvrerie. Des passants s'étaient arrêtés pour regarder le spectacle. Moi, j'étais là, derrière, juste derrière elles et je donnais des coups de bâton à droite, à gauche, mais elles ne les sentaient même pas.

A ce moment-là, il y en a trois ou quatre qui ont sauté sur le toit de l'abri de jardin de Marie, ma voisine...

Parfois, quand je n'ai rien à faire (ce qui peut m'arriver), je me dis que je vais aller faire un tour avec les biquettes. Elles sont dans la crèche sauf deux ou trois qui traînent devant l'entrée. Je leur dis tout bas : "Venez les biques". Et le mouvement est lancé. Après l'étroit passage derrière le hangar, on est dans le premier pré qui descend en pente raide vers le ruisseau, sur lequel j'ai construit un pont pour elles et pour pouvoir passer avec le tracteur.

Le trajet vers le pont est tout droit, et ce sont les biquettes qui l'ont fait elles-mêmes. Donc à cet endroit, on est en file indienne (et il y a des gens qui disent que les biquettes ne sont pas disciplinées).

Un jour, je me retourne et je vois une petite biquette qui remonte la file en courant. Elle arrive à moi, se colle à ma cuisse droite et on fait trois ou quatre enjambées ainsi. Puis elle se détourne et part, en courant, pour rejoindre sa place dans la file. Elle avait quelque chose à me dire et y a réussi. J'étais ému.

Le pont passé, on est dans la plus grande parcelle. Là, j'avise une branche bien fournie. Elles sont toutes là, elles ont compris la musique. J'abaisse la branche et c'est la ruée. Certaines posent même leurs pattes avant sur mon épaule pour mieux atteindre les hautes branches.

Un jour, j'avais perdu une biquette et je la cherchais partout. On en était au troisième jour. Le téléphone sonne :

- Salut Cheun ! Tu n'as pas perdu une biquette ?

(Celui-là, il n'a pas besoin de se présenter, on le reconnaît du premier coup à sa voix sonore et pointue : c'est Emile Pape).

- Si, je réponds.

- Arrive ici et je te la montre.

J'arrive et lui, en même temps, sort de sa maison.

- Par ici, il me dit, et on descend la côte.

Elle était dans un petit pré, près d'une maison, attachée par une corde à un arbre. Quand on arrive devant, on la voit qui tirait sur la corde de toutes ses forces : elle avait entendu ma voix comme je descendais avec Emile. Je n'ai pas fait dans le détail : j'ai pris mon couteau et j'ai coupé la corde. Puis :

- Demi-tour tous les trois, je dis.

- Tu ne l'attaches pas ? me dit Emile avec un petit sourire en coin.

- Non, pourquoi ? je fais, avec un petit sourire en coin !

Et on a ri tous les deux.

Ça se voyait bien qu'elle n'avait pas envie de nous perdre. Elle marchait le nez sur mes mollets. Et quand j'ai levé le hayon de ma Simca 1100, avant même que j'aie dit ni quoi ni comment, elle a sauté dedans et est venue se blottir juste contre mon siège, comme si elle n'avait fait que ça tous les jours. Le tout s'était passé en silence. Elle n'avait pas appelé quand on descendait la chercher, rien dit en remontant la côte : c'était la guerre entre les Hurons et les Iroquois.

- Bon, je dis, maintenant qu'elle est chargée, je ne peux plus traîner. Merci pour le service, Emile, et à un de ces jours. Les fromages, c'est secs que tu les aimes ?

- Oui.

J'avais un ami, Marcel, scieur de long. C'était au Pleen, en pleine forêt.

- "Regarde donc, là-haut, la martre qui court sur les branches".

Un homme des bois. Il travaillait sur un équipement vétuste.

- Trois tours de manivelle, c'est une planche de 27.

Mais les menuisiers savaient du premier coup d'œil que ses planches n'étaient pas droites. Moi, pour ma bricole fermière, ça me convenait.

Un jour, j'étais dans ma fromagerie en train de mouler mes fromages (il devait donc être entre 9h30 et 10h), voilà que la porte s'ouvre et entre mon ami le scieur. Il reste posté là, sans dire bonjour, ni rien. "Celui-ci a quelque chose à me dire", me dis-je, et je continue mon travail. Ma fromagerie est une caisse de camion frigo d'un peu plus de 8 mètres de long où je me sens bien. Elle est parfaitement isolée, je n'entends aucun bruit du dehors.

Juste à mes dimensions. Je peux penser et rêver à mon aise parce que mes gestes sont calculés, ordonnés. Et où personne de l'extérieur n'est rentré. Sauf aujourd'hui.

Comment est-elle arrivée ici ? Je crois que je ne le saurai jamais. Je l'ai vue arriver : c'était un camion dont on avait enlevé le moteur, remorqué par un autre camion. J'ai payé le remorquage. C'est tout.

Un ange gardien ? Mais je crois que je suis entouré d'anges gardiens. On dirait que tous les villages de ce côté-ci de la grand route se sont mobilisés pour moi. Et d'autres encore. Un jour, je buvais ma petite bière chez Martine au bourg. Lan s'approche de moi. Lan est marchand de vaches entre autres activités.

- Tu cherches un moteur ? (Comment le sait-il que je cherche un moteur pour ma Simca 1100 ?). Je réponds oui.

- Rendez-vous ici à la même heure demain et je te trouve ça.

Et il l'a trouvé.

Pendant que je rêve ainsi, j'ai fini mon travail et je dis à mon ami : "Ça y est, le boulot est terminé. Il faut que tu sortes parce que je vais balancer des seaux d'eau pour laver le sol". Quand on est rentrés, il m'a dit que sa biquette avait un petit. Mais il ne t'était qu'un seul trayon et l'autre était tout enflé et tout rouge.

- Oh ! mais je vais appeler le véto.

- Fais pas ça, ça va te coûter cher.

- Moi ? Tu crois que je le paie, celui-là ? Quand il a besoin de moi, il sait bien où me trouver.

Bref, je suis allé avec lui. J'ai caressé la biquette. Je lui ai parlé puis je l'ai traite. Le lait n'était pas mammité. Je lui ai dit :

- Il faudra que tu fasses ça une fois par jour.

Il était soulagé, heureux. Il m'a conduit à un tas de planches dans sa cour.

- Tu vois, ça ce sont des planches de cyprès qui ont été refusées pour faire du lambris. Viens avec ta remorque et tu embarques tout ça. Ça te fera le bardage de ton hangar.

Le cyprès est un bois magnifique avec des nervures fantaisistes et des couleurs qui vont du doré jusqu'au violet. Et il ne pourrit pas.

Mes fromages, j'en vendais un peu sur le marché de Morlaix le samedi matin. Le marché terminé, on se retrouvait à une joyeuse bande chez Roger, en haut de la place, pour boire un verre de Muscadet (même plus d'un : les après-midi de samedi étaient courtes... dures... molles... nulles).

Un jour, y a quelqu'un qui avait dit quelque chose à propos de quelqu'un qui avait fait quelque chose, bref un exploit.

J'avais juste à côté de moi, un p'tit gars qui n'avait pas dit un mot depuis qu'il était entré. Il ouvrit la bouche et proféra cette réflexion judicieuse :

- Oui. C'est aussi difficile qu'à une biquette de se tenir en équilibre sur ses cornes.

Roger avait soin de nettoyer son bar. Je veux dire qu'il mettait dehors les touristes et les gens dont la tête ne lui revenait pas. Alors, on se retrouvait en famille et Roger pouvait pousser de sa voix forte une charade :

“Il ne faut pas confondre la philanthropie d’un ouvrier charpentier avec les tripes en folie d’un ouvrier partant chier.”

C’est Georgio, un pote à moi, qui lui a répondu de sa petite voix :

“Un hanneton volage
près d’une pie passa
mais la pie resta sage
et ne la happa pas.

Moralité :

Oh le bel appât
que la pinapapa.”

“Les biquettes ont l’esprit vagabond
c’est connu.
Certains disent que c’est contagieux
...pauvre berger.”

Si on se mettait à la porte de chez Roger ou sur la terrasse, on pouvait apercevoir le petit train qui franchissait doucement le pont de chemin de fer puis sillonnait doucement le ciel, là-bas au loin, au-dessus des maisons.

Magnifique !

LES PETITS

Au mois de mars-avril, la population de la crèche double. Les petits sont nés. Et c'est la fête. Je veux dire : c'est eux qui font la fête.

Avant qu'ils n'arrivent, j'avais pris soin d'apporter cinq ou six bottes carrées de paille. Je les avais disposées de façon à créer des niches et posé dessus une grande planche de chêne de cinq mètres de long et trente centimètres de large. Je pensais qu'ils pourraient s'y nicher. Ça n'a jamais servi à ça. Par contre, la planche était le point de départ et le point d'arrivée de leurs gambades.

Quand j'avais donné à manger aux biquettes, elles étaient toutes à la mangeoire et la crèche toute entière aux petits.

Ils étaient tous sur la planche et à un signal, ils partaient tous ensemble. En fin de course, c'était la cabriole et ils revenaient sur la planche qui n'arrêtait pas de chanter tac-tac-tac sous les petits sabots. Et ça aussi ils aimaient.

Parfois, quand ils étaient tous sur la planche, je me postais face à eux, les jambes bien écartées et je me penchais à gauche puis à droite en faisant "Pschitt-Pschitt". Toutes les petites têtes me suivaient. Puis je ne pouvais plus m'empêcher de rire et ils partaient pour une cabriole.

Quand le soleil montait, ils sortaient dans la cour devant la crèche, sur le goudron ou même sur le toit de Marie, ma voisine. C'est un voisin qui me l'a dit. Le petit était sur le toit. Il n'a pas su trouver son chemin pour rentrer. Alors, il a sauté sur le goudron. Et il a ajouté :

- Tu devrais aller voir. Tu dois avoir un petit qui boite.

J'étais sceptique, mais je suis allé voir quand même. Je n'ai pas vu de petit qui boitât.

Un jour, Raymonde, la fille à Marie, était allée faire des courses pour sa mère. Elle lui avait apporté quelques paquets et avait laissé son coffre ouvert. En revenant, qu'est-ce qu'elle voit dans son coffre ? Trois petits chevreaux. Elle ouvre de grands yeux et dit :

- Qu'est-ce que vous faites là ?

Eux, pas effrayés, ouvrent de grands yeux :

- Et toi, qui es-tu ?

Ici, je vais ouvrir une parenthèse pour dire des choses à la fois raisonnables, raisonnables même comme une équation mathématique, et idiotes.

Les techniciens de l'agroalimentaire vous disent :

- Ne laissez pas les petits sous la mère, parce qu'un petit chevreau vous pompe la quantité de lait pour faire un fromage de 10 F. Et ça tous les jours. En un mois ça fait 300 F et en deux le double. Et si vous les vendez, vos chevreaux, alors vous n'en tirerez jamais le quart du prix qu'ils vous ont coûté.

C'est tout à fait raisonnable et, moi même, j'avais fait la réflexion : un éleveur fromager gagnerait de l'argent à tuer ses chevreaux à la naissance ou à huit jours. Mais je ne pouvais pas faire une chose pareille.

Et ils continuent : Nourrissez-les au lait restitué en poudre.

Une année, j'ai fait l'expérience. Je pris quinze chevreaux de quinze jours-trois semaines et les mis dans un bâtiment que j'avais fait pour eux. J'avais fait aussi une installation suspendue de trois seaux munis de six tétines chacun.

Il fallait les amener à boire de cette mixture. L'enfer, je vous dis.

Les discours des techniciens de l'agroalimentaire ne les touchaient pas. Eux, ils voyaient et ils sentaient que cette mixture n'était pas bonne. Alors, il fallait les amener un par un près de la tétine. Tu étais à genoux pour avoir plus de force. Ils freinaient des quatre fers et quand tu avais réussi à l'amener à une tétine, il faisait "non, non" en donnant des coups de tête dans la tétine qui te projetaient de la mixture agroalimentaire sur le visage, sur le vêtement. Il y en avait partout sur la litière. Honnêtement, ça ne sentait pas bon. Pendant ce temps-là, un petit coquin venait te têter l'oreille droite. Un autre avait sauté sur ton dos et te broutait les cheveux.

L'enfer, vous pouvez me croire.

Oui, je vous l'ai dit : l'Enfer.

Je pouvais durer une demi-heure.

A l'époque, j'avais un stagiaire qui, lui, durait une heure et qui ne partait pas avant d'avoir tâté tous les petits ventres un à un.

Je me souviens d'une discussion entre nous :

- Tu vois ce petit : il grelotte.
- Oui, c'est la digestion, il dit, ça pompe de l'énergie.
- Il est tout mouillé. Il n'est pas mouillé du lait qu'il a bu, mais de celui qu'il a reçu dans la figure et sur tout le corps.

A ce moment-là, j'ai observé deux petits chevreaux qui couraient vers leur mère pour la têter. Ils y allaient de bon cœur, donnant de grands coups de tête dans la mamelle. Pendant ce temps, la mère, placide, ruminait tranquillement. L'affaire a été faite et la mamelle a été vidée en moins de deux minutes. Puis ils se sont étirés tous les deux très fort. Puis ils ont remué la queue, prêts pour la gambade (ils ne grelottaient pas).

J'ai longtemps réfléchi sur le lait. C'était la matière première de mon métier de fromager. Plus que ça, c'était, avec tous ses ferments et ses levures, le principe même de toutes les transformations que je cherchais à réaliser.

Parlons d'abord du colostrum, qui dure les huit premiers jours de la vie du chevreau. Ce n'est pas du lait. Par le colostrum, la mère transmet à son petit de gros globules blancs qui passent directement dans son organisme, sans aucune digestion. Car l'intestin du petit est très poreux (comme par hasard) et il est ainsi immunisé contre le microbisme ambiant.

Les huit jours de colostrum passés, le petit boit du lait. Le lait en soi est indigeste. Mais le chevreau est nanti d'un deuxième estomac, la caillette, qui secrète la présure et qui transforme le lait en caillé quasi instantanément. La fromagerie du chevreau fonctionne à 39°C. La mienne, à côté, à 18-20°C, est plus lente. Il me faut, pour obtenir le caillé, 24 heures.

Un jour, je me suis dit que j'allais faire un levain de fromagerie. Voici comment : Je choisis une bouteille de 1 litre à gros goulot (anciennement jus de fruit). Je la remplissais le matin au moment de mes emprésurages et je la laissais là tranquille 24 heures.

Le lendemain, ce n'était ni liquide comme le lait, ni solide comme le caillé. Je la goûtai. C'était engageant. Je soulevai la bouteille et tout descendit d'un seul coup. En moins de 3 secondes. Je la sentais jusque dans mes doigts de pieds.

Comme il n'y avait pas de présure, c'est bien le travail des ferments et levures du lait.

Depuis, la petite bouteille fit partie du rite quotidien. Un nectar : je ne vois aucune boisson qui puisse y être comparée.

C'est vous dire, sans faire de dessin, la valeur des laits stérilisés, sophistiqués, que vous pouvez trouver dans le commerce. La nature fait bien les choses. L'homme pas toujours.

C'est en observant le lait et en y réfléchissant, que j'ai appris le principal de mon métier de fromager et réussi à faire un fromage fameux.

LA TRAITE

Le local de traite fait partie du même bâtiment que la crèche dont il est séparé par une cloison. L'installation de traite, toute simple : une planche posée sur deux caisses. La biquette saute sur la planche et elle a devant son nez un seau à grain. Le trayeur s'assied sur la caisse. On peut traire à deux.

Les biquettes attendent devant le portillon et c'est la bousculade. Belle et Barbichette se tiennent devant et c'est à qui passera la première. Mais il se trouve toujours une petite finaude qui a compris que pour passer, il ne faut pas se mettre devant mais raser la cloison dans le sens de l'ouverture du portillon. Et elle passe. Et les deux adversaires sont vexées et se bagarrent. Mais ce n'est pas méchant : corne contre corne, ça fait de la musique, c'est tout.

J'ouvre le portillon et entre une chèvre courant et sautant sur la planche... Devant le portillon, ça grouille et si je ne faisais pas attention, ce n'est pas une qui rentrerait mais deux ou trois. Alors, il vaut mieux ne pas être dans la lune.

Elles sont excitées, leur lait les démange, sans parler du grain qu'il y a dans le seau. Parfois, il y a trop de chahut, alors je me lève et je pousse mon juron : "Putain de nom de Dieu de merde". Et tout rentre dans l'ordre, au moins pour 30 secondes.

Barbichette avait une jolie spécialité. La traite se déroulait normalement. Mais à la fin de la traite, je prenais la corne de la biquette et la conduisais ainsi jusqu'à la sortie. Barbichette, elle, ne voulait pas de ça. Alors, elle penchait la tête très bas et marchait paisiblement pour faire les deux côtés du carré et non la diagonale. Mais je sentais que ça carburait dur dans le ciboulot. Effectivement, arrivée au premier angle, c'était la volte-face brusque et, avant que j'aie pu réagir, elle avait déjà le nez dans le seau à grain.

Alors, je lui prenais une corne, que je ne lâchais plus jusqu'à la sortie. Mais je sentais que ça mijotait sérieusement sous la ciboulette. Et j'entendais des choses...

- Mon papa, il est plus fort que le tien...

- Oui, je sais... je sais.

A la fin de la traite, je faisais un récapitulatif dans ma tête pour savoir si toutes étaient passées. Ce soir-là encore, c'était la Balafrée. Elle savait que le fil de fer barbelé lui déchirait la mamelle, mais il fallait bien qu'elle saute car elle était disciple des cow-boys américains qui disaient : "Plus on va vers l'ouest, plus l'herbe est verte".

C'était un problème de la traire. On avait les mains pleines de sang.

En passant le pont, je la vis. Elle était immobilisée dans une étrange posture : elle avait sauté le fil de fer barbelé mais, au sommet de la courbe, elle avait dû faire une ruade en heurtant le barbelé qui avait fait une boucle

autour de sa cheville droite. Je la délivrai et la ramenai à la crèche. Je me disais : après cette fois-ci, elle comprendra.

Elle n'a jamais compris. Son lait n'a jamais été mammité. Etrange.

Après la traite du soir, je rentrais les animaux dans la crèche pour la nuit. Un soir, je sors avec mon seau vide. Je n'en vois qu'une dehors. Je lui dis :

- Allez, viens, il faut rentrer.

Elle s'est dressée sur ses pattes arrière et, dodelinant de la tête, jouant des coudes, elle s'est mise à faire une danse autour de moi.

- Ah ! Tu veux que je rentre. Tu veux que je rentre...

J'étais écroulé de rire.

Quand la traite était finie, je démontais mon installation : j'enlevais les deux caisses et j'ouvrais le portillon. Et elles se précipitaient pour vérifier s'il n'y avait pas deux ou trois grains qui étaient tombés sur la litière. Chez nous, y a rien de perdu !

Un soir, je n'étais pas là pour la traite. C'est Fabienne (ma stagiaire) et Françoise (ma nièce), qui s'en sont occupé. En rentrant, je trouve Françoise qui rigole.

- Hollywood est venue trois fois !

LA CRÈCHE

Le sol de la crèche était surélevé de 80 centimètres ou un mètre. Parce que la société Négobeureuf, qui était sur les lieux et qui m'avait vendu, ramassait des bidons de crème dans les fermes, et un camion venait régulièrement les chercher. C'était donc pour faciliter le chargement.

Et, pour les biquettes, c'était une estrade d'où elles voyaient tout ce qui se passait sur la route. Et étaient vues.

Des voitures s'arrêtaient dans la cour et des gamins en sortaient avec des croûtons de pain secs qui étaient appréciés.

Un jour, une femme, faisant le tour de la chèvrerie, est venue dans la cour de la ferme, sous mes fenêtres, chantant et dansant :

- J'ai vu des biquettes heureuses.

Et elles l'étaient.

Un jour, j'ai appelé Jean-François, mon véto, pour une naissance difficile. C'était la Dupont (elle avait une sœur jumelle : la Dupond). Il fallait lui faire une césarienne car l'enfant était mort. Je la portai sous le hangar, sur le plateau de ma remorque.

L'opération terminée, je lui aménageai un petit coin tranquille pour qu'elle puisse se remettre à l'aise. J'avais oublié l'eau. Je sortis vite en chercher en oubliant de fermer la porte. Quand je revins, elle s'était levée et postée devant la barrière de l'enclos des biquettes.

D'abord, j'en fus agacé. Puis je réfléchis : "Si elle se sent la force de le faire, c'est la meilleure solution". En effet, quand un animal a été séparé deux ou trois jours du troupeau, il a perdu l'odeur du troupeau. Alors, quand il rentre, c'est le massacre. Elles s'y mettent à trois ou quatre et y vont de bon cœur. L'autre ne peut plus résister. Il se couche et c'est cela qui va le sauver : elles ne peuvent pas donner de coups de corne à un animal couché.

J'ouvris donc à ma Dupont et elle rentra. Et s'en sortit.

LES CHEVRETTES

J'en élevais tous les ans une dizaine. J'avais construit un bâtiment pour elles avec une cour devant, ornée de quelques gros cailloux que je ne savais pas où mettre mais qui les ont beaucoup intéressés. Ce sont des alpines. Je les enlevais de sous leur mère à un mois et demi, deux mois; et les y plaçais.

Le grand événement, c'était la cérémonie du foin. Je jetais une demi-douzaine de bottes sur ma remorque. J'arrêtais le tracteur devant leur cour et y jetais les bottes. Je rentrais dans leur cour avec ma fourche.

Tu peux être sûr que toutes étaient là autour ou sur le tas de foin. Tu peux être sûr que, sur la botte la plus élevée, il y en a une, bien fière. Je lui donne donc un petit coup du plat de ma fourche et je me dépêche de prendre la botte pour la poser dans le ratelier à foin, escorté de tout le troupeau (si je dis escorté, ce n'est pas qu'elles me suivent : non, elles sont toujours devant moi, dans un sens et dans l'autre). Six bottes, ça fait six manèges. Intéressant, non ?

Une fois, accompagné de Hervé, mon fils, j'avais fait le même manège. Le ratelier rempli, je restai là à les regarder, appuyé sur ma fourche. J'avais construit le bâtiment sur un sol inégal. L'endroit où étaient les chevrettes autour du ratelier à foin était surélevé de cinquante centimètres par rapport à celui où nous étions. Les petites enfonçaient le nez dans le foin au plus profond qu'elles pouvaient et en ressortaient avec une bouchée qui leur faisait de longues moustaches dorées et, dodelinant de la tête, jouant des jambes, elles venaient vers nous.

- Elles sont un peu fofolles, non ?, je dis à Hervé.

- Oui, mais elles savent bien que tu les regardes.

Et c'était vrai !

Avant d'habiter la crèche que je devais leur faire, elles occupaient une crèche avec un enclos de la maison qui était en vente, à quelques 40-50 mètres de chez moi. Un matin, je descendais la côte avec deux seaux : un pour le grain concassé, l'autre pour renouveler leur eau de boisson. J'étais suivi par Toto, mon chien, par ma belle Pussy et par la Clocharde qui, de sa position, pouvait surveiller la route. Toutes ces gens que je n'avais pas convoqués. Mais ça faisait une belle escorte pour souhaiter à mes petits animaux une belle journée.

ÉPILOGUE

Enfin, l'échéance arriva. Je devais prendre ma retraite à la fin de l'année. Il fallait vendre le troupeau. J'avais eu un arrangement avec un éleveur qui me prenait le troupeau dans l'état. Mais il s'était désisté. Il fallait donc vendre les animaux un par un.

Je me souviens d'une camionnette bétailière qui m'en prit deux. Zorro, ainsi appelée à cause de sa belle robe noire, et Mémée qui ne trouvait jamais son petit et pleurait en l'appelant. Quelle mouche m'a piqué ? J'ai soulevé la bâche de la camionnette et j'ai rencontré leur regard. Leurs deux regards étaient devenus un seul, et avec une intensité, une profondeur...

- Ici, c'était le paradis. Là où on va, c'est l'enfer. Toi seul peux nous sauver.

J'ai laissé retomber la bâche. Un coup de poignard. J'étais out... Puis : "Pauvre con, tu avais besoin de soulever cette bâche. Tu ne peux quand même pas vendre et regretter d'avoir vendu. En plus de ça, tu as une sciatique qui te met dans des états comateux le soir."

Non, je ne suis pas prêt d'oublier ce regard.

C'étaient quelques exemples de la vie calme et sereine à la campagne...

